

» rues, les cadavres encombrant les places; des mugissements terribles retentissent de toutes parts et viennent glacer d'épouvante ceux-là mêmes qui étaient les auteurs de ce massacre, Charles IX et Catherine de Médicis ! »

Déjà Henri de Guise s'est élancé à la demeure de Coligny; les portes en sont enfoncées; un domestique du duc, nommé Besme, monte avec une troupe d'assassins dans les appartements en criant d'une voix terrible : « Mort ! mort ! » Il cherche l'amiral dans toutes les chambres, et dans l'une d'elles apercevant un noble vieillard qui s'était levé et se soutenait à peine, affaibli par ses blessures : « Est-ce toi, lui » dit-il, qui es Coligny ? — Oui ! » répond l'amiral avec le sang-froid qu'il avait si souvent montré au milieu des hasards de la guerre. « Eh bien ! voici de la part du duc de Guise ! » et l'assassin lui plonge trois fois son épée dans le corps. Un gentilhomme nommé Hattain, qui suivait Besme, traverse la poitrine de l'amiral d'un coup de pistolet, et un autre noble appelé Hautefort l'achève avec son poignard.

Guise, resté dans la cour avec ses hommes d'armes pour empêcher que sa victime lui échappe, s'impatiente et crie qu'on lui amène Coligny. Son domestique lui répond d'une fenêtre : « Le voici ! » et au même instant un cadavre est lancé d'une fenêtre sur le pavé et tombe à ses pieds. Le duc se baisse, essuie le sang qui couvrait le visage de son ennemi, et contemplant ses traits à la lueur d'une torche : « C'est bien lui, dit-il avec un sourire de hyène; maintenant » aux autres ! mes amis, et que pas un ennemi des Guises ne voie le soleil se lever ! » Puis il repousse le cadavre du pied et se rue, à la tête de ses gens, sur les seigneurs, les

valets et les autres personnes de la maison de l'amiral, criant qu'on ne fasse grâce ni merci à aucun.

Ailleurs, les mêmes scènes de carnage avaient lieu; les calvinistes qui cherchaient à sortir de leurs demeures étaient repoussés à coups de feu et de hallebarde par les meurtriers embusqués dans les portes et aux détours des rues; là, ils étaient égorgés par les troupes royales; ici, ils tombaient dans les compagnies bourgeoises; ailleurs, ils trouvaient les pelotons détachés du maréchal de Tavannes; partout ils rencontraient le carnage, le viol, l'incendie. Les maisons des protestants étaient envahies par une soldatesque effrénée; hommes, femmes, enfants, vieillards, personne n'était épargné, et tout cela formait un terrible bruit d'armes, de chevaux, de coups d'arquebuse, de voix d'hommes qui criaient miséricorde, de sanglots des mères qui suppliaient qu'on épargnât leurs enfants, de gémissements de jeunes filles qui demandaient grâce à leurs bourreaux, de sarcasmes et de blasphèmes proférés par des prêtres et par des moines, qui, le crucifix d'une main et le poignard de l'autre, guidaient les bandes de fanatiques et commandaient au nom du pape de n'épargner ni parents ni amis, et de tuer les huguenots jusqu'au dernier. Partout on égorgeait sans distinction d'âge ni de sexe; on éventrait les femmes enceintes, on arrachait de leurs entrailles leurs enfants tout palpitants; et quand les soldats avaient brisé leurs glaives, ils jetaient leurs victimes par les fenêtres et les écrasaient sur le pavé.

Comme les égorgeurs paraissaient se fatiguer, les ducs de Montpensier, de Guise, d'Angoulême, de Nevers, le maréchal de Tavannes et les seigneurs catholiques du parti de la

cour, pour ranimer le carnage, parcoururent les rues, les carrefours et les places publiques, faisant achever les blessés :
 « Écrasez ces serpents perfides, criaient-ils aux soldats ;
 » coupez par tronçons ces vipères qui se sont glissées dans
 » le sein de la France pour l'infecter du poison de l'hérésie ;
 » saignez, saignez ces pourceaux ; c'est votre roi, c'est votre
 » Dieu qui l'ordonnent ! »

Néanmoins plusieurs des huguenots parvinrent à s'échapper du milieu de cette boucherie, et s'enfuirent du côté de la rivière pour gagner à la nage le faubourg Saint-Germain, où les assassins n'avaient pas encore pénétré. Alors, honte et abomination ! le roi Charles IX, embusqué à l'une des fenêtres du Louvre, ayant à ses côtés l'exécrable Médicis, sa mère, s'arma d'une arquebuse, et pendant plus d'une heure tira sur les malheureux qui se sauvaient à la nage !!!

Le maréchal de Tessé, qui vivait sous Louis XIII, dit dans ses mémoires qu'il interrogea lui-même un gentilhomme centenaire qui avait été dans les gardes de Charles IX, sur tout ce qui s'était passé lors de la Saint-Barthélemy, et que lui ayant exprimé ses doutes en ce qui concernait l'horrible action attribuée au roi, le vieillard lui répondit : « Hélas !
 » c'était moi qui chargeais son arquebuse. A chaque coup,
 » madame Catherine applaudissait et félicitait son fils sur son
 » adresse, car chacune de ses balles atteignait une victime ! »

Pendant cette affreuse nuit, le palais du roi lui-même fut le théâtre de lâches assassinats ; Henri de Bourbon et le prince de Condé, qui logeaient au Louvre, furent seuls épargnés, parce qu'on voulait les conserver en otages en cas de non réussite. Quant aux seigneurs protestants de leur suite,

les uns furent poignardés dans leurs lits avec leurs femmes, les autres furent percés à coups de hallebarde en cherchant à se sauver dans les galeries ; on les poursuivit jusque dans la chambre de Marguerite, près de laquelle ces malheureux espéraient trouver un refuge.

La jeune reine de Navarre fait elle-même, dans ses mémoires, le récit des atrocités dont elle fut témoin : « Comme
 » j'étais le plus endormie, dit-elle, je fus réveillée en sursaut par le bruit que faisait un homme en frappant des
 » pieds et des mains à ma porte et criant : Navarre, Navarre !
 » Ma nourrice, pensant que c'était le roi mon mari, ouvrit ; et
 » aussitôt se précipita dans la chambre un gentilhomme ap-
 » pelé Téjan, presque nu et blessé d'un coup d'épée dans le
 » corps et d'un coup de hallebarde dans le bras ; derrière
 » lui se ruèrent les archers. Alors, ne sachant où se cacher, il
 » s'élança sur mon lit et m'étreignit dans ses bras ensan-
 » glantés, cherchant à se faire un rempart de moi. Dans mon
 » effroi, je me débattis pour échapper aux glaives que je
 » voyais levés sur moi, et je tombai dans la ruelle avec le
 » pauvre Téjan, qui ne me lâcha pas et roula avec moi, tous
 » deux criant grâce et merci, et aussi épouvantés l'un que
 » l'autre. Je ne sais ce qu'il serait advenu, si Dieu n'eût per-
 » mis que M. de Nançay, capitaine des gardes, entrât, et
 » m'apercevant sans vêtements dans les bras d'un homme,
 » bien que dans un état désespéré, il ne put se tenir de rire ; il
 » renvoya les archers et me donna la vie de l'infortuné, qui
 » s'était évanoui de terreur. Je changeai ensuite de chemise,
 » parce que j'étais couverte de sang ; et jetant un manteau de
 » nuit sur moi, je me dirigeai vers l'appartement de ma sœur,

» madame de Lorraine, où j'arrivai plus morte que vive. En
 » entrant dans l'antichambre, un gentilhomme nommé Bourse,
 » qui se sauvait des archers, fut cloué à terre d'un coup
 » de hallebarde à trois pas de moi; je me précipitai dans la
 » pièce où couchait ma sœur, et derrière moi s'élançèrent
 » M. de Miossens, premier gentilhomme de mon mari, et
 » Armagnac, son premier valet de chambre, tous deux bles-
 » sés et poursuivis par les soldats. Madame de Lorraine et
 » moi résolûmes de les sauver, et nous allâmes nous jeter à
 » genoux devant le roi mon frère et la reine ma mère, qui,
 » à force de prières et de larmes, nous accordèrent la vie
 » de ces malheureux serviteurs.»

Brino, gouverneur du prince de Conti, n'eut pas le même bonheur; la protection de son auguste élève ne put le sauver de la fureur des assassins; en vain l'enfant mit ses petites mains au-devant des soldats et cria miséricorde; cet homme vénérable, presque octogénaire, fut percé de quinze coups d'épée. Le brave Pardaillan, Saint-Martin, gouverneur du roi de Navarre, Armand de Clermont, le seigneur de Piles, furent également assassinés. Dans la cour on égorgeait les réformés par troupes; on les traînait en chemise au milieu des gardes, qui, rangés sur deux lignes, les éventraient à coups de hallebarde. Hors du château, le carnage continuait avec plus de fureur encore; Téligny, gendre de l'amiral, la Rochefoucault, que le parti calviniste révérait à l'égal de Coligny lui-même, Soubise, Lavardin, Crussol, Lévy, Berny, Rouvray, la Chataigneraie, Pluviant et une foule de seigneurs, gentilshommes et officiers, au nombre de plus de deux mille, tombèrent sous les arquebusades des Guises, des Tavannes

et des Retz; l'intrépide Caumont fut poignardé dans son lit avec l'ainé de ses enfants; le plus jeune, qui était également couché avec lui, et qui fut depuis le maréchal de la Force, échappa seul aux assassins, parce que étant inondé du sang de son père, ils supposèrent l'avoir tué.

Au milieu de cet effroyable désordre, toutes les passions haineuses se firent jour et grossirent le nombre des victimes; des milliers de catholiques furent égorgés, les uns par des ennemis personnels, les autres par des héritiers avides, par des concurrents, par des adversaires en matière de procès, par des femmes adultères, par des rivaux en amour ou simplement par des collègues jaloux. Pierre Ramus fut compris dans le massacre pour avoir contredit Jacques Charpentier au sujet des œuvres d'Horace et de Juvénal; Louis de Clermont égorgea de sa propre main un catholique nommé Antoine de Chaumont, son parent, qui lui disputait une part d'héritage dans sa succession au marquisat de Rénel; des fils mêmes assassinèrent leurs pères ou leurs sœurs pour jouir plus vite de leur fortune.

Il n'y eut aucun genre d'atrocités qui ne fût commis; et comme on n'épargnait ni le sexe ni l'âge, il y eut des bourreaux de tout âge et de tout sexe; des femmes, exaltées par les prêtres, tuèrent des huguenots, et des enfants de dix ans écrasèrent des enfants au berceau!

Le massacre de la Saint-Barthélemy, qui avait commencé dans la nuit du dimanche, dura trois jours et trois nuits sans interruption. Dans ce court intervalle, dix mille hérétiques avaient été assassinés dans la ville de Paris seulement, au rapport des acteurs principaux de cette sanglante affaire. Le



boucher Peson, dit Saulx de Tavannes dans ses Mémoires, se vanta devant le roi d'avoir fait sauter cent cinquante huguenots en une seule nuit dans la rivière. Croisier ou Crucé, tireur d'or de l'hôtel des monnaies, déclara qu'il en avait assommé, à coups de maillet, plus de quatre cents. Un autre tireur d'or, appelé Thomas, se vanta également d'en avoir tué plus de quatre-vingts dans chacune de ces trois terribles journées. « Ce serait difficile à croire, ajoute l'Estoile, » qui rapporte le fait, si je n'avais entendu cet aveu de sa » propre bouche. Ce brigand mangeait avec les bras et les » mains tout sanglants, disant que c'était honneur pour lui, » attendu que ce sang était celui des ennemis du roi Charles » et de sa bonne mère la reine Catherine. » Messire René le parfumeur, qui fut depuis accusé d'avoir empoisonné Jeanne d'Albret, eut l'odieuse lâcheté d'assassiner des huguenots qu'il avait attirés chez lui sous prétexte de les sauver avec leurs richesses; et ce misérable ne craignit pas, en plein jour, de transporter leurs cadavres à la Seine.

Quelque horribles que soient ces détails, ils perdent toute leur atrocité si on les compare aux scènes honteuses dont furent témoins et acteurs Catherine de Médicis et Charles IX. « Ce monstre, en riant et jurant Dieu à sa manière accoutumée, dit l'Estoile, répétait à ses favoris ces infâmes paroles : « Teh! que c'est un gentil c.. que celui de ma grosse » sœur Margot! Par le sang Dieu! je ne pense pas qu'il y en » ait encore au monde un de même; il a pris tous mes imbéciles de huguenots à la pipée. » Et sur le soir de la troisième journée de la Saint-Barthélemy, continue l'historien, » le roi, pour se distraire et se donner du plaisir, sortit du



» Louvre avec les dames et demoiselles de la cour, afin de » voir les corps morts qui étaient amoncelés dans les rues; » et, entre autres, il fit dépouiller nu par des filles d'honneur » le cadavre du seigneur de Soubise, pour voir à quoi il » pouvait tenir, étant si beau et si vaillant gentilhomme, qu'il » fût impuissant avec les femmes. » Il est impossible de rapporter les propos obscènes et les jeux sacrilèges auxquels se livrèrent les courtisanes titrées qui accompagnaient la reine mère, et qui essayèrent de se marier avec des cadavres, aux grands applaudissements de sa majesté, des deux reines, des princesses et de tous les seigneurs!!

Cette saturnale fut suivie d'une expédition à Montfaucon; Catherine de Médicis, le roi, les ducs d'Anjou et d'Alençon, les filles de la reine et une foule de courtisans, ivres de vin et de luxure, tous magnifiquement vêtus, les nobles dames couronnées de fleurs et de pierreries, vinrent contempler le corps de l'amiral Coligny, qui avait été accroché aux fourches patibulaires par les cuisses, et qui montrait dans toute sa hideuse nudité la mutilation sacrilège qui lui avait été faite. Charles IX voulut toucher le cadavre pour compter les blessures; et sur l'observation d'un de ses officiers, que les exhalaisons infectes pourraient l'incommoder, il répondit : « Le corps d'un ennemi mort sent toujours bon. »

Après avoir visité le charnier de Montfaucon, la cour se rendit au cimetière Saint-Innocent pour admirer un aubépin fleuri miraculeusement, que les jésuites avaient transplanté de leurs serres pendant la nuit, et devant lequel bon nombre de gens superstitieux se prosternaient, criant au prodige. Charles IX, dupe de cette jonglerie, s'imagina que le rever-

dissement de l'aubépin présageait une nouvelle ère de grandeur pour la royauté, et retourna au Louvre, bien résolu d'exterminer jusqu'au dernier huguenot. Il fit d'abord amener en sa présence le roi de Navarre et Henri de Condé, et leur dit avec son laconisme habituel : « La messe ou la mort ! » choisissez à l'instant ! » Henri de Bourbon abjura sans aucune difficulté ses anciennes croyances ; le prince de Condé marqua d'abord quelque résistance ; mais il finit par céder, et consentit à écouter les exhortations du jésuite Maldonat, nommé d'office pour le catéchiser.

On compta plusieurs conversions semblables ; cependant quelques seigneurs protestants montrèrent plus de courage que leurs chefs et souffrirent courageusement la mort. Tous les hérétiques obstinés furent impitoyablement massacrés sous les yeux du monarque, qui prenait un extrême plaisir à voir répandre le sang humain ; puis, quand le tigre ne trouva plus de proie à sa portée pour assouvir sa soif, il donna l'ordre aux gouverneurs des provinces de faire main basse sur tous les protestants du royaume. Rouen, Meaux, Orléans, Angers, Bourges, Lyon, Toulouse, et une multitude d'autres villes, de bourgs ou de villages, devinrent le théâtre de massacres aussi terribles que ceux qui avaient ensanglanté la capitale, et cela pendant deux mois entiers. Il y eut des contrées où l'eau des ruisseaux et des rivières fut tellement infectée par les cadavres qu'on y précipitait, qu'elle fut pendant longtemps un objet d'horreur et de dégoût pour les habitants des rivages.

On doit dire néanmoins que dans plusieurs provinces il se rencontra des hommes courageux qui méritent d'être glori-

fiés par la postérité pour avoir refusé d'obéir aux ordres de l'infâme Charles IX ; entre autres, l'exécuteur des hautes œuvres de Lyon, qui répondit aux magistrats que ses fonctions étaient de délivrer la société des malfaiteurs qui en troublaient l'ordre, et non de tuer des innocents. Le vicomte d'Orthe, qui commandait à Bayonne, écrivit au roi : « Sire, j'ai communiqué les ordres de votre majesté à la bourgeoisie » et à la garnison ; j'ai trouvé parmi eux de bons citoyens, » des sujets fidèles, et pas un bourreau. » Claude de Savoie, comte de Tende, adressa son refus d'obéir en termes encore plus énergiques. Du reste, les uns et les autres payèrent cher leur courageuse résistance ; l'exécuteur de Lyon fut poignardé, et les deux seigneurs empoisonnés par ordre de monseigneur le roi.

Ces proscriptions excitèrent dans les pays étrangers une telle horreur, qu'aucune considération politique ne put en arrêter l'expression ; ainsi l'électeur palatin ne craignit pas de recueillir les enfants de l'amiral Coligny, et sur la demande qui lui fut faite de les renvoyer en France, il répondit : « Je les garderai envers et contre tous, de peur que ces chiens » enragés ne les déchirent comme ils ont déchiré leur père. »

Charles IX voulut alors rejeter l'infamie de l'attentat sur les princes lorrains, et fit répandre adroitement le bruit dans les cours étrangères que les Guises avaient seuls dirigé les massacres de la Saint-Barthélemy ; ceux-ci repoussèrent cette odieuse insinuation, et envoyèrent aux différentes cours les ordres signés de la main du roi de France, ce qui constata que Charles IX était bien réellement l'organisateur de cette affreuse tragédie. Son mensonge se trouvant découvert, il eut